THE GILLETTE MARRIAGE



FERDINANDO FREGA

LE MARIAGE GILLETTE

THE FAMILY · 16

Le mariage

Quand il marchait, bien qu'il fût un homme, on voyait encore l'élégance et le maintien de l'officier de l'armée qu'il avait été, mais aussi l'éducation reçue en pension, où régnait une seule règle : parler peu et tout écouter.

Il avait vingt-sept ans, en cet octobre 1962, quand il la vit entrer dans le bureau de tabac où il travaillait, et il fut aussitôt captivé.

Grande, saisissante, l'allure indéniablement méridionale, avec ce regard espiègle que seules les femmes savent lancer. Mais elle n'avait que seize ans. Elle s'appelait Giovanna, mais pour toute la famille elle fut toujours Gianna.

Il interrogea aussitôt le client à son sujet : qui elle était, sa famille, d'où elle venait. Il prêta peu d'attention à son âge. En ces années-là, ce genre de mariage était béni trois fois : par les familles, par l'Église et par la société. On le présentait comme une façon de caser les filles, mais en réalité, c'étaient seulement les fils que l'on casait.

Son père travaillait aux chemins de fer. Sa mère possédait en ville un atelier de couture réputé, qui employait des couturières et confectionnait des vêtements pour des familles en vue, lesquelles exigeaient un savoir-faire de haut niveau et le payaient généreusement.

Gianna avait une autre sœur, Francesca, de presque deux ans son aînée. Équilibrée et calme, une qualité qu'elle possède encore

aujourd'hui.

Une fois le tableau complet, mon père demanda au client de le présenter à cette famille. Il voulait ma mère pour épouse. Il voulait l'épouser. Il la voulait.

Et c'est ainsi qu'en avril 1963 ils se marièrent.

Chaque fois qu'il vantait les qualités de sa femme auprès de la mère de celle-ci, elle souriait et disait que ce n'était pas vrai, parce que Gianna était une bonne actrice qui ne demandait jamais la permission. Elle prenait tout simplement ce qu'elle voulait.

Il fallut moins de trois mois à mon père pour comprendre qu'il ne parviendrait jamais à façonner cette jeune fille ni à la modeler selon ce qu'il imaginait. C'était tout simplement une femme aux idées claires, et elle ne perdit pas de temps pour le lui faire comprendre, à lui aussi.

Un jour, il la gifla en plein visage. C'était un comportement que l'époque reconnaissait à l'homme comme un droit au sein de la famille.

Mais elle ne perdit pas son sang-froid.

Elle sortit et se rendit dans une coutellerie, où elle acheta un couperet à viande et un couteau de boucher.

Elle rentra à la maison, regarda mon père et dit :

« Si tu essaies encore une fois, je viendrai pendant la nuit et je te tuerai. »

Il n'y avait ni drame ni hésitation dans sa voix. Seulement la certitude.

La certitude qu'elle le ferait.

Pendant quinze jours, il dormit dans la maison, enfermé dans une chambre à part, et n'en sortit que lorsqu'il fut sûr que le danger était passé.

Et cela resta l'unique précédent.

Ils s'installèrent à Cosenza, à trois cents kilomètres de Reggio de Calabre.

À l'époque, il n'y avait pas d'autoroute, et le trajet prenait près de six heures par les routes provinciales, à travers la circulation interminable des petites villes.

Deux regards.

Moins de trois minutes.

Cela suffit pour décider d'un avenir, au sein d'un amour qui allait durer physiquement soixante-deux ans mais qui resterait éternel dans ce qu'ils ont fait et en nous, leurs enfants.

Cosenza – 1963

Ils louèrent un logement sur le Corso Italia, un quartier central de la ville, bien desservi par les commerces et les transports en commun. Mais une fois la lune de miel terminée, le retour à la vie ordinaire fut une étape que personne ne connaissait.

Chaque lundi, mon père quittait la maison à deux heures du matin pour rejoindre son premier client à huit heures, devant un magasin. Il parcourait trois cents kilomètres puis, au fil de la semaine, jour après jour, travaillait de plus en plus près de la maison, jusqu'à en reprendre possession, une fois de plus, le vendredi soir.

Pendant ce temps, ma mère eut la chance de rencontrer Nora Formisano, qui habitait juste en face de chez elle, et les deux

femmes devinrent amies.

Nora avait le même âge que sa propre mère et devint pour elle comme une mère.

Elle venait d'une famille noble napolitaine et était mariée à un haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur en poste dans la région. Elle avait aussi trois enfants, à peine plus jeunes que ma mère.

C'est à elle que ma mère confia un matin qu'elle avait un étrange retard de règles. Elle avait toujours été régulière.

Après l'avoir entendue expliquer qu'elle ne comprenait pas pourquoi elle avait sans cesse besoin d'uriner, Nora la prit dans ses bras et lui dit :

« Ma fille, tu es enceinte. »

Quand mon père rentra, elle décida de ne rien dire.

Elle voulait voir sa réaction, mais elle attendait Pâques pour le lui annoncer.

Et c'est ce qu'elle fit.

Elle lui tendit son œuf de Pâques et dit :

« Je suis enceinte. Nous devons déménager à Reggio de Calabre. Je ne veux pas que mon enfant naisse ici. Je veux ma famille à mes côtés. »

La mutation n'était pas si simple.

Elle exigeait l'accord de l'entreprise pour des raisons professionnelles et ne pouvait être effectuée qu'ensuite.

Mon père pensait pouvoir gagner un peu de temps.

Mais en décembre 1963, ma mère monta dans un car et partit seule chez ses parents, où, le 11 janvier 1964, elle donna naissance à Teresa.

Quand Teresa naquit et que la nouvelle se répandit dans la famille, les proches attendirent des semaines avant de lui rendre visite.

Cela blessa son orgueil de femme et la poussa à prendre une décision pour l'avenir.

Ses rapports avec sa belle-mère et sa belle-sœur ne seraient plus jamais les mêmes.

La colère resta, contenue derrière ses yeux.

Pendant ce temps, la demande de mutation suivit son cours, et en mai 1964 mon père reçut son deuxième cadeau de Pâques.

Ma mère attendait un autre enfant.

Reggio de Calabre – 1964

En septembre 1964, la mutation fut enfin accordée par l'entreprise et ils s'installèrent à Reggio de Calabre.

Mais la relation idyllique qu'elle espérait avoir avec sa mère ne vit jamais le jour. Sa mère était autoritaire et ne céda jamais son pouvoir ni son autorité à personne. Son père était le seul à la gâter et à lui passer ses caprices, et tout ce qu'elle fit ensuite dépendit de lui.

C'était le 21 février 1965.

Terrain de football.

Reggina contre Cosenza.

Mon père et mon oncle étaient dans les tribunes quand le speaker annonça qu'un certain Vincenzo Frega était demandé à l'entrée pour un message urgent.

Il crut à une plaisanterie et resta à sa place.

Puis vint la deuxième annonce :

« Vincenzo, nous ne pouvons pas arrêter le match, et nous ne pouvons pas non plus arrêter l'accouchement de votre femme. Cela vous ennuierait de rentrer chez vous ? Votre fils est en train de naître. »

Tout le monde rit.

Embarrassé, il fit semblant de ne pas être l'homme en question.

Je vins au monde avec la bénédiction de mon père.

« Tu voulais un fils, et il est arrivé. Mais celui-là sera la croix de ta vie. »

Tout le monde fut prévenu aussitôt, et ils arrivèrent comme s'ils étaient les Rois mages.

La naissance d'un fils était considérée comme un événement qui garantissait la continuité du nom de famille, mais personne ne prit jamais le temps de penser qu'un homme sans femme est incomplet.

J'allais passer les soixante-deux années suivantes à l'expliquer.

Après tout, mieux vaut la Croix que la Faucille et le Marteau.

Il ne m'en fallait pas plus pour comprendre mon collègue d'il y a deux mille ans et savoir comment les choses pourraient se passer là-haut.

Reggio de Calabre – 1965

Gianna n'a que dix-neuf ans.

Elle a deux enfants, un mari qui travaille pour Gillette, et absolument aucune envie de devenir femme au foyer.

Les règles de la maison sont déjà établies.

Le salaire et tous les avantages de l'entreprise passent entre ses mains.

Mon père vit des remboursements de frais de Gillette, parce qu'il travaille sans arrêt et ne reste jamais assis à se gratter les couilles.

Elle commence à suivre les marchés des changes, parce que chaque mois mon père remporte un concours de ventes en Italie et que le siège de Milan envoie des souverains d'or en guise de prix.

Puis le directeur commercial fait livrer à la maison une chambre à coucher complète.

Du vrai bois de hêtre.

Des lits intégrés.

Des matelas.

Des oreillers.

Des couvertures et des couettes.

Des draps d'été et des draps d'hiver.

Le tout conçu dans un style unique qui laisse les gens sans voix chaque fois que l'histoire est racontée.

Mais elle a peur.

Elle ne voit pas de stabilité.

Et qui pourrait le lui reprocher ?

Le vendredi soir, à peine mon père a-t-il franchi la porte qu'elle lui dit :

« J'ai deux enfants. Je veux une voiture neuve. »

« Mais tu n'as pas le permis de conduire. Comment vas-tu la conduire ? »

« Demain, tu vas m'acheter une voiture neuve. Je veux une Simca 1000. Cinq portes. »

Personne ne pouvait la retenir.

Si quelqu'un avait essayé, la vie serait devenue un véritable enfer.

La meilleure solution était d'aller chez le concessionnaire le lendemain, de signer un chèque d'un million huit cent mille lires, de souscrire l'assurance et de remettre les clés.

Ce fut la bonne décision.

Douze jours plus tard, elle avait son permis de conduire.

Personne n'a jamais découvert comment elle y était parvenue.

Entre-temps, son père possédait tous les locaux qu'occupait l'atelier de couture de sa mère.

Il avait un faible pour sa fille préférée.

Il ne fallut que quelques minutes.

« Papa, fais-moi de la place dans l'atelier de couture de maman. D'ici six mois, j'ouvre une boutique de laine et de mercerie. »

Tous deux trouvèrent un accord.

En quelques coups seulement, mon grand-père installa sa femme dans un local séparé et accorda à sa fille deux devantures indépendantes.

Elle rentra à la maison et annonça à mon père qu'il lui fallait trois millions de lires.

Et qu'il devait demander l'argent à ses parents, sous prétexte qu'ils voulaient acheter une maison.

Mon père joua le jeu.

L'argent arriva.

L'enseigne aussi, au-dessus de la boutique :

LANA BBB DI GENNY

Mais il lui fallait aussi une licence commerciale délivrée par la commune, et elle n'en avait pas.

À la fin des années 1960, la bureaucratie n'était pas exactement un modèle d'efficacité.

C'était un tunnel qui vivait dans la politique et circulait à travers la politique.

Ce lundi matin-là, elle demanda à mon père de prendre un jour de congé et de rester à la maison avec nous.

Puis elle partit.

Comme le vent qui souffle sur le désert.

Vous le sentez passer, mais vous n'avez aucune idée d'où diable il est venu.

Elle se rendit à la mairie.

Là, elle tomba sur un employé qui était à deux doigts de lui rire au nez quand elle demanda la licence.

L'instant d'après, elle l'avait empoigné par les revers de sa veste, l'avait à moitié tiré hors du guichet, et cinq personnes essayaient de lui faire lâcher prise.

Au même moment, le maire vint à passer.

Il s'appelait Pietro Battaglia.

Il siégerait plus tard au Parlement italien pendant plusieurs législatures.

Il observa la scène, prit ma mère par le bras et l'invita dans son bureau.

Dix minutes plus tard, elle en ressortit avec une licence commerciale du Tableau XV.

Pour que les choses soient claires, c'était le type de licence exigé en Italie pour ouvrir un hypermarché — le niveau le plus élevé, généralement impossible à obtenir sans appuis politiques.

L'affaire décolla.

Les représentants de commerce faisaient la queue dehors.

Un collègue finit par dire à mon père :

« Tu sais, il y a une commerçante à Reggio de Calabre qui en fait voir de toutes les couleurs à tous les représentants. »

Et mon père répondit :

« Oui, je sais. Beaucoup de gens m'ont parlé d'elle. »

Mais il ne dit jamais qu'elle était sa femme.

La boutique se mit à vivre sa propre vie.

On venait de tous les quartiers de la ville pour y faire ses achats.

La femme qui empoignait les hommes par les revers et les plaquait contre le mur.

Qu'ils fussent fonctionnaires ou mafieux ne changeait pas grand-chose.

Son nom résonnait dans toute la ville.

La femme de L'HOMME GILLETTE.

Contrôle

Un matin, un camionneur fit une manœuvre imprudente sur un boulevard de la ville.

Le camion accrocha la portière de la voiture de ma mère et l'arracha.

Ses coups de klaxon n'y changèrent rien.

Le chauffeur ne se rendit compte de rien et poursuivit sa route, tandis que la voiture subissait des dégâts considérables.

Il finit par s'arrêter et descendit dans la rue en hurlant que ces maudites bonnes femmes ne savaient pas conduire.

Il proclama haut et fort que les femmes feraient mieux de rester à la maison à élever les enfants.

Puis, regardant ma mère droit dans les yeux tandis qu'elle était assise au volant, il lui lança insultes et menaces à la manière d'un mafioso.

Sur la banquette arrière, il y avait ma sœur, quatre ans, et moi, trois ans.

Elle nous dit de ne pas bouger.

Qu'elle revenait tout de suite.

Nous n'avons jamais su exactement ce qui s'est passé dehors.

La seule chose que nous sachions, c'est que le mafioso a fini à genoux devant ma mère, à lui baiser la main en demandant pardon.

Les jours suivants, la boutique connut une augmentation extraordinaire de sa clientèle.

Il entrait tant de monde que mon père finit par lui demander si elle appliquait les bonnes marges ou si elle donnait tout simplement la marchandise.

Il n'avait même pas eu le temps de s'asseoir à la maison qu'elle lui dit :

« Demain, va chez le concessionnaire Fiat et achète-moi une FIAT 124 Special blanche, moteur 1400, quatre portes. »

« Mais Gianna, répondit mon père, tu sais combien elle coûte ? »

« Trois millions six cent cinquante mille lires. Tu paies maintenant. Quand l'argent de l'assurance arrivera pour la Simca, qui n'est pas réparable, je te rembourserai. »

Cela suffit.

Moins de douze heures plus tard, la voiture flambant neuve était garée devant la maison.

Il n'y eut qu'un seul commentaire :

« On me dit qu'en Calabre, cette voiture sert pour les braquages, parce qu'elle est rapide et nerveuse. Pourquoi est-ce que tu en as

besoin ? »

Elle le regarda gravement et répondit :

« Tu verras. »

Et le matin, quand il partait travailler, elle lui demandait toujours :

« Où vas-tu aujourd'hui ? Où est-ce que tu déjeunes ? »

Il répondait qu'il serait peut-être à cent vingt kilomètres.

Et nous débarquions là-bas tous les trois, à l'improviste.

Il croyait que c'était de l'amour.

Elle veillait tout simplement sur ses biens.

Puis, pour ne pas perdre l'habitude, elle tenta de transférer ce même système de contrôle sur moi.

Aucun de nous deux n'a jamais gagné.

Ni elle.

Ni moi.

Elle croyait que le contrôle s'exerçait par les privations et par les coups.

Les premières n'avaient guère d'effet sur moi, car je reportais aussitôt mes besoins sur autre chose, et cela la rendait folle.

Les seconds, je ne les sentais tout simplement pas.

Je ne réagissais pas.

Je ne pleurais pas.

Je ne jurais pas.

Je contrôlais la douleur.

Des années plus tard, ce même contrôle m'aiderait à surmonter d'autres difficultés.

Elle a toujours cru que nous étions pareils.

Mais elle n'a jamais accepté qu'une part de moi appartienne à mon père.

Et lui, il a gagné par les faits.

Et en silence.

Terrain

Un appel du chef de district, le vendredi soir, après la remise des chiffres de vente de la semaine, lui donna matière à réflexion : Sa Majesté Raffaele Di Tullio, directeur commercial de Gillette Italie, allait passer trois jours sur le terrain avec lui, et le rendez-vous était fixé au lundi matin, à 7 h 30, à l'hôtel Excelsior de Reggio de Calabre.

Le programme de la semaine prévoyait des visites de clients dans toute la ville et quelques tournées dans la banlieue environnante. Comme on était déjà à la mi-juillet et que tout le monde savait quelle chaleur pouvait régner dans la région, ma mère glissa une deuxième chemise dans sa sacoche, en lui disant qu'avant le déjeuner, il serait bon de se rafraîchir et de se changer.

Il se présenta au rendez-vous en grand uniforme : un costume bleu impeccable, une chemise bleu clair, une cravate, et tout le respect dû à l'homme qui l'avait embauché.

Ce fut une journée torride, et les deux hommes transpirèrent jusqu'à en tremper leurs vêtements. Pourtant, pendant les visites, aucune conversation ne tournait autour des chiffres de vente. Il

était question de savoir s'il était heureux, de ce qu'il ressentait dans sa vie de famille et de la façon dont il s'adaptait à l'entreprise.

Le lendemain, mon père revint pour la deuxième journée de terrain. Soit qu'il eût mal jugé la situation, soit qu'il se fiât trop à ses chiffres, il commit une erreur. Il se présenta avec le même costume qui, bien que sec, portait encore les traces visibles de la sueur de la veille.

Di Tullio le regarda pendant une longue seconde, ne dit rien, puis l'invita à s'asseoir dans un bar pour prendre un café.

« Vincenzo, lui dit-il, Gillette ne vend pas de lames. Gillette vend de la confiance. Un homme ne pose une lame sur sa propre gorge chaque matin que s'il a confiance en l'homme qui la lui a vendue. Et la confiance commence par une chemise propre. »

Mon père ne répondit pas. Il avait compris.

Ce soir-là, il rentra à la maison et dit à ma mère qu'elle avait eu raison. Une fois de plus.

Il ne commit jamais deux fois la même erreur.

Le troisième jour, Di Tullio lui serra la main devant l'Excelsior et lui dit : « Vous irez loin. Parce que vous savez écouter. »

Cette leçon devint le code de la famille.

Ma mère contrôlait tout ce qui se voyait. La licence, les boutiques, les voitures, l'argent.

Mon père contrôlait tout ce qui ne se voyait pas. L'exemple, le silence, l'endurance, la dignité de se présenter impeccable même quand on sue sang et eau depuis deux jours.

Il m’a fallu soixante ans pour comprendre que c’est cela, un mariage.

Quelqu’un qui empoigne un employé par les revers pour obtenir une licence.

Et quelqu’un d’autre qui change de chemise dans des toilettes publiques pour que son entreprise n’ait pas honte de lui.

LE MARIAGE GILLETTE

Un mariage n’est pas une promesse. C’est une lame.

Si vous la maniez avec soin, elle vous offre un rasage net chaque matin pendant soixante-deux ans.

Si vous la maniez sans précaution, elle vous tranche la gorge.

Mon père et ma mère ne se sont jamais coupés l’un l’autre.

Ils ont simplement appris, jour après jour, à tenir la lame ensemble.

Ferdinando Frega
Gillette Man ⚔️